

CAMUS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

En 1948, Camus publie *Actuelles, écrits politiques* (1944-1948) qui prennent toute leur actualité en ce XXI^e siècle débutant.

Et qui font même penser à l'avenir et non à ce passé de l'après-guerre

Une discussion avec des jeunes révoltés par la société actuelle m'a conduit, il y a peu, à leur conseiller de lire *L'Homme révolté* de Camus. C'était fin décembre 2009 et, à l'époque, je n'avais nullement conscience que la France entière allait commémorer le cinquantenaire de la mort de l'auteur.

Vint ensuite, le flot de publications et d'articles à l'occasion de ce cinquantenaire. Souvent bien présentés d'ailleurs.

Puis la neige est arrivée avec la télé en panne. Je reviens donc par obligation à mes premières amours : la lecture. Et le hasard (???) me fait tomber sur un exemplaire d'*Actuelles, écrits politiques* que j'ai annoté au fil des lectures (j'ai les deux éditions de La Pléiade, mais on n'annote pas le papier bible...).

Je me rends compte alors que, parmi toutes ces parutions, peu parlent de l'actualité de Camus. On dit, bien sûr, que les sartriens l'ont traité de philosophe pour les lycéens et de moraliste. Ils ont raison ! A l'occasion de cette nième lecture, j'ai compris cette critique, je l'ai approuvée, mais pour moi elle est positive.

"Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il faut se conduire. Et plus précisément comment on peut se conduire quand on ne croit ni en Dieu, ni en la raison".

N'est-ce pas la question que tout jeune homme, non encore déformé par la cynisme ambiant se pose ? Et si toi, lecteur, tu te la poses encore, c'est que tu n'es pas encore com-

plètement... (choisis !)

Au passage, j'ai noté quelques évolutions vis-à-vis des critiques de Camus. Les commentaires des anciens et nouveaux camusiens continuent à dire que Sartre, sur les problèmes politiques, nous a souvent conduit dans des impasses. D'autres - des sartriens repentis ? - avancent doucement « *qu'il ne faut pas opposer Camus et Sartre : nous avons besoin des deux* ».

À ma connaissance, les vrais Sartriens, s'ils existent encore, ne se sont encore pas trop exprimé...

Auparavant, *Combat* était un mouvement de la Résistance avec à sa tête Henri Frenay et François de Menthon. Ils publieront assez rapidement un journal clandestin. 56 numéros paraîtront dans la clandestinité. En exergue sous le titre une citation de Clémenceau : « *Dans la guerre comme dans la paix, le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais* ». C'est probablement autour de 1943 que Camus collabore au mouvement, probablement sous la fausse identité d'Albert Mathé. Il en aura d'autres...

Le vrai désespoir ne naît pas devant une adversité obstinée, ni dans l'épuisement d'une lutte inégale. Il vient de ce qu'on ne connaît plus les raisons de lutter et si, justement, il faut lutter.

Les pages qui suivent disent simplement que si la lutte est difficile, les raisons de lutter, elles du moins, restent toujours claires.

Conclusion de la préface d'*Actuelles - Écrits politiques*.

Continuant sur cette lancée, je constate que l'on a peu parlé du Camus « utopiste » selon ses détracteurs, utopie qui, aujourd'hui, paraît totalement visionnaire.

Voyageons donc à travers les citations de ce seul ouvrage et des écrits de *Combat*. J'aimerais aller plus loin, mais ça serait bien trop long... pour vous.

La Résistance d'abord

Le journal *Combat* paraît au grand jour le 21 août 1944. Pascal Pia est directeur, Camus, rédacteur en chef.

Sous le titre de l'exemplaire du 21 août 1944, une nouvelle phrase de Léo Hamon qui est tout un programme : « *De la Résistance à la Révolution* ». Et dès le second numéro un encadré qui rappelle que « Le journal est entièrement exécuté par des ouvriers syndiqués. »

Les résistants, ceux qui ont passé de longues journées et de longues nuits dans le maquis, ont eu tout le temps pour réfléchir à un changement de société radical. D'ailleurs, le programme du Conseil National de la Résistance, mis au point à Alger, en témoigne. Quelques réformes importantes auront lieu (nationalisations, sécurité sociale, retraites, vote des femmes...). Mais très vite les plus sincères se rendent compte que les politiques n'iront pas au bout de leurs promesses et, dès 1947, Camus, dépit et coléreux, écrit : « *Qui se soucie aujourd'hui de la Résistance*

et de son bonheur ? »

En marge du livre, quelqu'un a annoté : « Déjà ? ». Et oui, déjà et ça ne s'est pas arrangé depuis. Nombreux sont ceux, aujourd'hui, qui commémorent à coup de poignées de mains et de beaux discours, mais qui ne se souviennent pas des idées prônées par leurs parents et grands parents.

En tout cas, ces problèmes seront le grand débat de la fin des années quarante et même bien plus tard. Jusqu'au grand oubli de l'actuelle société libérale avancée.

Les résistants et déportés ensuite

Camus n'a pas de mots assez forts pour dire son amitié, son respect et sa gratitude envers les résistants morts au combat, torturés et assassinés et ceux qui sont encore dans les camps ou qui y sont morts. Ce sont les meilleurs qui y sont partis et ils avaient priorité pour « parler » la libération venue. Leur légitimité passe de loin avant la sienne si tant est qu'il revendique une légitimité sur ce point.

Commençons par Combat clandestin. En mai 1944, Camus écrit un article intitulé « Pendant trois heures ils ont fusillé des Français ». Quarante-six innocents sont passés par les armes dans le village d'Ascq. « L'image de ce village couvert de sang et maintenant peuplé seulement de veuves et d'orphelins suffirait à nous assurer que le crime sera payé puisque cela désormais dépend de tous les Français et puisque devant ce nouveau massacre, nous nous découvrons la solidarité du martyr et les forces de la vengeance. » Aucune trace du pacifisme qu'on lui reprochera plus tard...

Concernant ceux qui sont encore dans les camps, il proteste en mai 1945 contre les conditions de vie imposées aux survivants par les Américains et les Anglais. « Nous

n'avons qu'une chose en vue : sauver les plus précieuses vies françaises. » Et tant pis si ces protestations gênent les politiques. Le problème des camps en quarantaine à cause du typhus peut être géré différemment de ce qu'il l'est. Il le dit. L'alimentation doit aussi être spécifique « pour économiser quelques vies irremplaçables ». Il le dit également.

« La France a perdu les meilleurs de ses fils dans le combat volontaire de la Résistance. C'est une perte dont elle mesure tous les jours l'étendue. Chacun des hommes qui meurent aujourd'hui à Dachau accroît encore sa faiblesse. Nous le savons trop ici pour ne pas être terriblement avarés de ces hommes et pour ne pas

Le progrès vertigineux des armements, fait historique ignoré par Marx, force à poser de nouvelle façon le problème de la fin et des moyens

les défendre de toutes nos forces, sans égards pour personnes ni pour rien, jusqu'à ce qu'ils soient libérés pour la deuxième fois. »

Enfin, il est impossible de quitter ce thème sans parler de son soutien total aux républicains espagnols, son rejet du silence du pape ou de l'engagement de l'église espagnole auprès du futur dictateur et, enfin, la condamnation morale du « réalisme » des grandes puissances qui, après-guerre, ne firent rien pour que l'Espagne évolue vers la démocratie.

Camus et le marxisme

Dans la deuxième moitié des années trente, Camus a adhéré au parti communiste. Il écrit et publie quelques belles enquêtes sur la vie difficile des pauvres d'Algérie (*Misère en Kabylie*) et crée même une troupe de théâtre.

Mais ses amours avec le PC ne du-

reront pas longtemps. Cet homme sans foi ni loi est jugé insupportable et est exclu.

Par la suite, durant la guerre, le compagnonnage avec les résistants communistes se passa très bien, mais dès qu'il en eut la possibilité, Camus dénonça la maxime célèbre « la fin vaut les moyens ». Il a quasiment la même analyse que les militants du PC, mais pour les solutions, il marque sa différence.

« Nous sommes tous d'accord sur les fins, nous différons d'avis sur les moyens. » (nov 1944).

Il donne plusieurs explications morales à ce désaccord, mais c'est quand la première bombe atomique est lancée sur Hiroshima que l'explication la plus rationnelle apparaît : « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie [...] Il va falloir choisir dans un futur plus ou moins proche entre le suicide collectif et l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques ». Et il pense que devant cette évolution, Marx aurait fait évoluer sa théorie : « Le progrès vertigineux des armements, fait historique ignoré par Marx, force à poser de nouvelle façon le problème de la fin et des moyens ».

Pour les descendants de Marx (c'est sûr) comme pour les catholiques (c'est peut-être moi qui interprète) il emploie une expression toujours d'actualité : « la sclérose du dogme ».

La parution de *L'Homme révolté* ira plus loin dans l'explication et Camus se mettra à dos toute l'intelligentsia de gauche et deviendra le solitaire que l'on a connu.

Le combat entre la justice et la liberté

C'est aussi l'une des pierres d'achoppement avec les marxistes d'alors et les tenants d'une épuration sans faille.

« La justice est à la fois une idée et une

chaleur de l'âme. Sachons la prendre dans ce qu'elle a d'humain, sans la transformer en cette passion abstraite qui a mutilé tant d'hommes.» Nov. 1944.

« La liberté pour chacun, c'est aussi la liberté du banquier ou de l'ambitieux : voilà l'injustice restaurée. La justice pour tous, c'est la soumission de la personnalité au bien collectif. Comment parler alors de liberté absolue ? » Là aussi, il ira beaucoup plus loin dans *L'homme révolté* ou dans son théâtre. Il expliquera souvent qu'il ne comprend pas qu'au nom d'une cause, si bonne soit-elle, on tue des enfants ou des innocents. Ce qui nous permet de citer ses véritables paroles au sujet de sa mère lors du discours du prix Nobel : « En ce moment, on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère. » Les médias et l'intelligentsia n'ont retenu que « entre la justice et ma mère, je choisis ma mère. » Ce qui est déjà sujet à débat, mais qui n'est pas la vérité..

Enfin, il ne fait aucune différence entre les camps nazis ou fascistes et le goulag soviétique. Et vous ?

La presse : déjà dévoyée par l'argent et l'ambition !

« Nous savions par expérience que la presse d'avant-guerre était perdue dans son principe et dans sa morale. L'appétit de l'argent et l'indifférence aux choses de la grandeur avaient opéré en même temps pour donner à la France une presse qui, à de rares exceptions près, n'avait d'autre but que de grandir la puissance de quelques-uns et d'autre effet que d'avilir la moralité de tous. Il n'a donc pas été difficile à cette presse de devenir ce qu'elle a été de 1940 à 1944, c'est-à-dire la honte de ce pays. »

Le journalisme fait partie intégrante du métier de Camus et ceci est écrit dès septembre 1944. Avec quelques précisions techniques. « On veut informer vite, au lieu d'informer bien. La vérité n'y gagne pas ». Une fois

de plus : déjà ?

Et une autocritique : « Mais l'actualité est exigeante et la frontière qui sépare la morale du moralisme, incertaine. Il arrive, par fatigue ou par oubli, qu'on la franchisse. » Encore le moraliste et cette lucidité et franchise envers lui-même et ses lecteurs qui donne à ses adversaires des bâtons pour le battre !

La question sociale

Le petit encadré paru dans chaque numéro de *Combat* déjà signalé : « *Le journal est entièrement exécuté par des ouvriers syndiqués.* » en dit plus sur les idées véhiculées par *Combat* que tout un long discours.

En ce moment, on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère.

Mais « la libération sociale et la dignité ouvrière dépendent étroitement de la création d'un nouvel ordre international ». La mondialisation actuelle nous le prouve et nous verrons dans le dernier chapitre que Camus était très en avance sur cet ordre international.

L'église

Camus a côtoyé des chrétiens dans ses actes de résistants. De Menthon, l'un des fondateurs du mouvement *Combat* en est un et sera lui-même à l'origine de la création d'un parti démocrate-chrétien (le MRP) à la Libération.

Une parenthèse : partout, pour chaque sujet de la vie, à chaque occasion, Camus prône le dialogue. Et un dialogue exprimé en termes simples et clairs. C'est dit et répété. Sur ce point aussi, il a été traité de naïf. Quand je pense aux préten-

tions des intellectuels de cette époque, je suis désarmé. Et, prenant en compte l'évolution depuis, je me rends compte que :

- nous n'avons pas aujourd'hui le moindre penseur qui arrive à la cheville de Camus et de ses pairs de d'alors.

- sa naïveté n'est que l'expression d'une philosophie de la vie quotidienne. Sa clarté et sa simplicité lui permettent d'être un outil de tous les jours. À la relecture, il arrive quelquefois de penser que ces choses simples et claires seraient quelquefois aujourd'hui taxées de populistes. Pauvres de nous !...

Mais chrétiens ou non, ils ont dans le combat des approches communes sur le religion et l'église.

« *Le christianisme est fondé sur le sacrifice de l'innocent et l'acceptation de ce sacrifice. La justice, au contraire, et Paris vient de le prouver dans ces nuits illuminées des flammes de l'insurrection, ne va pas sans la révolte.* » Septembre 1994.

Un peu plus tard, à Mauriac : « *Nous refuserons jusqu'au dernier moment une charité divine qui frustrerait les hommes de leur justice.* » Janvier 1945.

Le débat sur la laïcité est également vivace. « *La liberté de conscience est trop précieuse pour que nous puissions la régler dans une atmosphère de passion. Il y faut de la mesure. Chrétiens et incroyants devraient apercevoir également que cette liberté, sur le plan de l'éducation, réside dans la liberté du choix. A cet égard, et puisque l'enseignement est le fait de l'Etat, l'Etat ne peut enseigner ou aider à enseigner que de vérités reconnues de tous.* » D'où la possibilité d'enseigner l'instruction civique à l'école. Mais, « ... la foi ne s'enseigne pas plus que l'amour. Et ceux qui sont assez sûrs de leur vérité pour vouloir l'enseigner doivent le faire à leur propre compte. »

Et il y a aussi et surtout ce grand silence des grands esprits devant le mal institutionnalisé.

« Pendant des années, des hommes, en Europe, ont attendu que les grandes voix de l'esprit s'élevassent pour condamner ce qui était à condamner. Mais, pendant des années, les grandes voix sont restées muettes. » Septembre 1944. Et de citer Bernanos, ce chrétien qui eut le courage, en 1936, de dénoncer « cet assoupissement de l'église. » (Les grands cimetières sous la lune, au sujet de l'Espagne et de Franco).

« La vocation éternelle de ces hommes était en effet d'affirmer que la force ne pouvait rien contre l'esprit qui refuse de la reconnaître. Leur vocation n'était pas de concéder et de temporiser, elle était de refuser et de mourir au besoin. Ils ont trahi leur vocation.

Il était plus difficile à la Résistance qu'à l'Église d'avoir ses martyrs. Beaucoup, parmi nos camarades qui ne sont plus, ont connu une mort sans espoir et sans consolation. »

Tout est dit. Les visés : le pape Pie XII et son entourage. Et si, paraît-il, Pie XII a parlé, c'est dans le langage ampoulé des encycliques. Personne n'a compris ni même entendu. La clarté et la simplicité une fois de plus.

Jeunes gens d'aujourd'hui, ce Pie XII est bien celui qui est actuellement en voie de canonisation par un pape clone, un pape tout aussi coupé des réalités que son prédécesseur, ou un pape très proche de l'idéologie dominante d'alors ?

La politique

« C'est cela précisément que je ne puis pardonner à la société politique contemporaine : qu'elle soit ne machine à désespérer les hommes. »

Où en sommes-nous 60 ans plus tard ?

« Introduire le langage de la morale dans l'exercice de la politique », c'est ce que les Résistants rêvaient lors de la Li-

bération. Disons tout de suite que la désillusion arriva très vite.

Et, pour tous nos ministres de l'Intérieur d'hier et d'aujourd'hui : « Il ne faut pas seulement exiger l'ordre pour bien gouverner, il faut bien gouverner pour réaliser le seul ordre qui ait du sens. Ce n'est pas l'ordre qui renforce la justice, c'est la justice qui donne sa certitude à l'ordre. » A la première lecture, on a l'impression d'être devant une tautologie. La réalité du XX^e et du début du XXI^e siècle donne pourtant tout son poids à ce qui devrait devenir une maxime.

Mais, nous l'avons déjà croisé dans ce document, l'époque est aux ruptures et autant penser loin. La politique pour une partie de l'avant-garde d'alors, n'a de raison d'être qu'à l'échelon mondial et, pour Camus, la politique intérieure est trop prégnante. La solution est ailleurs.

Et, puisqu'il nous reste un peu de place, trois citations pouvant vous intéresser :

Sur la jeunesse : **On ne l'aidera pas avec les mots du mépris, on l'aidera par une main fraternelle et un langage viril.**

Sur l'art : **L'oeuvre d'art, par le seul fait qu'elle existe, nie les conquêtes de l'idéologie.**

Et comme seconde chute : **L'histoire court pendant que l'esprit chemine.** Corrigé plus tard, **pendant que la pensée médite..**

Pour un gouvernement mondial

Une prévision d'abord : « Dans 10 ans, dans 50 ans, c'est la prééminence de la pensée occidentale qui sera remise en question. » Une fois de plus, nous vivons cela aujourd'hui. Et ça va continuer !

« Oui, nous devons enlever son importance à la politique intérieure. On ne guérit pas la peste avec les moyens qui s'appliquent

aux rhumes de cerveau. Une crise qui déchire le monde entier doit se régler à l'échelle universelle. »

« De même, aucun problème économique, si secondaire apparaisse-t-il, ne peut se régler aujourd'hui sans la solidarité des nations. [...]

Nous savons tous, sans l'ombre d'un doute que le nouvel ordre que nous recherchons ne peut être seulement national ou même continental, ni surtout occidental ou oriental. Il doit être universel. [...]

La solution économique doit viser d'abord les moyens de production internationaux : pétrole, charbon et uranium. Si collectivisation il doit y avoir, elle doit porter sur les ressources indispensables à tous et qui, en effet, ne doivent être à personne. Le reste, tout le reste, relève du discours électoral. »

Dans un contexte de rationnement draconien, où chaque Français se bat pour son pain quotidien –

Camus n'échappe pas à cette règle – tout ceci peut paraître abscons. Mais avait-il tort ?

Et Camus va s'engager concrètement auprès d'un Américain Garry Davis qui crée un mouvement demandant un statut de citoyen du monde.

Camus constate que les citoyens vivent sous une dictature internationale, celle des grands puissances.

« La seule façon de s'en sortir est de mettre la loi internationale au-dessus des gouvernements, donc de faire cette loi, donc de disposer d'un parlement, donc de constituer ce parlement au moyen d'élections mondiales auxquelles participeront tous les peuples. »

Y parviendrons-nous un jour ? Et, si oui, quelle sera l'idéologie dominante de ce gouvernement : le libéralisme à tout crins ou autre chose ?

J. Galas